

ment jusqu'à moi. Voyons, général, que comptez-vous faire ?

— L'usage en Amérique, mon cher monsieur, répliqua M. Fléming avec un sourire indéfinissable, est de ne donner aucune dot. Les prétendants savent d'avance à quoi s'en tenir. Nous n'emportons rien au ciel, mais sur cette terre nous fournissons à nos enfants le vivre et le couvert, rien de plus. Si la fiancée est jolie elle ne manque pas d'adorateurs ; si elle est laide c'est un peu plus difficile mais les épouseurs calculent l'âge des parents et les laideurons finissent par se caser aussi. Je pourrais donc m'en tenir aux coutumes de ma patrie adoptive et je n'y manquerais pas si j'avais affaire à quelque galant du pays. Avec un Européen c'est autre chose, et je ne demande pas mieux que d'entrer dans vos vues. Je donnerai à Herminia l'hacienda de la Burla, qui ne rend qu'une bagatelle — cent vingt piastres par an — mais qui peut devenir productive en s'en occupant. J'y ajouterai les terrains del Puente Roto, qui n'ont aucune valeur aujourd'hui mais qui renferment une fortune pour qui saura l'y chercher. La coca y vient à l'état sauvage, et sa consommation est telle qu'en cinq ou six ans des plantations bien faites peuvent rapporter annuellement quatre vingt mille piastres (1). En attendant, comme je comprends les nécessités d'un commencement d'établissement, je vous promets et je m'engage en bon père de famille à y faire bâtir, dès cette année, un moulin qui dans six à huit mois sera en activité et qui rapportera au minimum mille piastres par an. Avec quelques soins à la Burla et le moulin, ces enfants pourront

(1) On connaît l'usage que les Indiens des Deux Pérou font de la coca. Ils mâchent constamment la feuille séchée de cet arbrisseau, dont la culture donne des profits considérables.